

Voici ce que dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans ***La Belgique pendant la guerre*** (*journal d'un diplomate américain*) en date du

28 août 1914

Nous avons décidé, Blount et moi, d'aller à Louvain, pour vérifier les faits par nous-mêmes, et voir ce qu'il était advenu du Collège américain. Bientôt Poussette et Bulle, les chargés d'affaires de Suède et du Mexique, se joignent à nous et nous partons, marchant à bonne vitesse jusqu'au premier poste militaire de Louvain.

Là, près d'un hôpital, se trouvait un petit campement dont les soldats vinrent examiner nos papiers. Ils nous déconseillèrent d'aller plus loin parce qu'on se battait. La route d'ailleurs était encombrée de gens qui fuyaient éperdus, les bras chargés de paquets. Une épaisse colonne de fumée obscurcissait la ville, mais on entendait le bruit étouffé de la fusillade. A plusieurs fenêtres on avait arboré de petits drapeaux blancs dans l'espoir qu'ils seraient une protection pour la maison.

Nous tâchons de savoir par les soldats ce qui s'est passé. Ils sont convaincus que la population civile est responsable des troubles pour avoir tiré sur l'escorte d'un général pendant qu'il parlementait avec le bourgmestre sur la place de l'Hôtel-de-

Ville. Ils n'ont rien vu, mais c'est ce qu'on leur a dit. Chacun avait son histoire ; l'un entre autres croyait que les civils avaient installé dans le clocher de la cathédrale un canon qui avait tué beaucoup de monde. D'après un autre, vingt-cinq hommes de sa compagnie ont été tués dès le commencement de la bagarre. Tous paraissaient déprimés et nerveux et, du ton le plus sérieux, déploraient l'attitude inconsidérée de la population civile. Ils s'efforcèrent de nous persuader que les belges étaient des *Schweine* (cochons) et que les Louvanistes représentaient cet animal sous sa forme la plus abjecte.

D'accord avec l'officier qui commandait le poste, nous essayons d'atteindre la gare en suivant les boulevards extérieurs. Nous y arrivons sans difficultés, sauf à être arrêtés de temps à autre par des soldats ou par de petits groupes de gens effrayés. Ces malheureux, collés contre les portes, avaient l'oreille tendue au bruit de la fusillade, des coups de canon et des explosions intermittentes.

Ils avaient une foi touchante dans l'intervention américaine. Le bruit avait couru dans toute la Belgique que les États-Unis entraient en guerre et tout le monde y croyait. De tous côtés on nous posait la même question anxieuse sur l'arrivée de nos troupes. Quand nous répondions que nous n'étions pas engagés dans le conflit, on demandait si nous ne serions pas forcés d'y entrer

plus tard.

Un petit garçon d'une dizaine d'années qui nous avait pris pour des Anglais, apprenant qui nous étions se mit à sauter de joie et à battre des mains en criant : « *Les Américains sont arrivés ! les Américains sont arrivés !* » Son père lui dit de se tenir tranquille, mais il ne quittait pas la voiture, les yeux brillants de joie, convaincu que maintenant tout allait s'arranger.

A mi-chemin, sur les boulevards circulaires, nous avons vu les premières maisons en flammes. La partie extérieure du boulevard était à une quarantaine de mètres des maisons, ce qui mettait l'auto hors d'atteinte du feu, mais la chaleur et la fumée étaient telles que nous avons dû mettre nos lunettes. Si beaucoup de maisons brûlaient encore, la plupart n'étaient plus que murs calcinés et poutres fumantes. Souvent les portes d'entrée avaient été brisées de manière à pouvoir mettre le feu à l'intérieur des maisons ou à en faire sortir ceux qui y auraient cherché refuge.

Nous avons vu sur la route un camion allemand à moitié renversé contre un arbre ; les chevaux effrayés avaient essayé de faire demi-tour et de fuir ; ils gisaient là tout près, et tellement gonflés que leurs jambes raidies se dressaient vers le ciel. Plus loin nous avons vu des spectacles encore plus horribles : des cadavres d'hommes et de femmes qui avaient dû

être frappés pendant qu'ils couraient et étaient restés étendus là, et parmi eux un vieillard, couché sur le dos en plein soleil, sa grande barbe blanche cachant en partie sa figure tuméfiée. Le sol était jonché de débris : des casques et des sabres allemands, des selles, des coiffures et des chaussures de civils, des bouteilles et toutes sortes d'objets abandonnés ou perdus. Sur douze cents mètres, le boulevard était dévasté comme après le passage d'un cyclone. La porte de Tirlemont a dû être le théâtre de scènes particulièrement sanglantes, car, sur toute la place, il y avait des cadavres d'hommes et de chevaux et les maisons brûlaient encore. La grand'route que nous avons suivie pour aller à Tirlemont était également jonchée de cadavres et de débris.

Quelques soldats allemands débraillés, qui se tenaient sous la porte, examinèrent nos laissez-passer. Ils avaient l'air agités et hochaient tristement la tête en parlant des horreurs qu'ils avaient vues. Ils avaient à peine dormi en trois jours et leurs yeux étaient injectés de sang ; l'excès de fatigue les rendait presque muets. Quelques-uns d'ailleurs étaient dans cet état de somnolence qui suit l'ivresse.

Ils nous ont dit que nous pouvions continuer en toute sécurité jusqu'à la gare, où le commandant de place nous donnerait les renseignements voulus. Leur façon de

s'exprimer à l'égard des Belges n'était qu'une variante de ce que nous connaissions déjà :

« Les Belges sont tous des chiens, mais nous les avons chassés comme ils le méritent. Il n'en reste plus dans cette partie-ci de la ville. Les gens ont reçu l'ordre de quitter leurs maisons et d'aller à Bruxelles ou ailleurs et maintenant nous pouvons procéder avec ordre à la destruction de Louvain. »

Sur le moment, tout cela nous paraissait bien exagéré, mais nous n'étions pas encore renseignés comme nous l'avons été plus tard.

A la gare, située un kilomètre plus loin, des sentinelles vérifièrent une fois de plus nos papiers. L'auto fut garée sur la place avec les voitures militaires allemandes puis, à pied, nous descendîmes la rue de la Station. Dix jours auparavant, nous l'avions encore admirée ; maintenant, des deux côtés de la rue, les maisons sont en partie détruites et brûlent encore. Systématiquement les soldats enlevaient ce qui avait de la valeur, vivres, vins, puis mettaient le feu aux meubles et aux tentures. Ils agissaient avec méthode.

Les maisons étant construites en pierres de taille, l'incendie se propageait mal de l'une à l'autre. Aussi la méthode employée consistait-elle à abattre d'abord la porte d'entrée, puis à enlever de l'intérieur tout ce qui valait la peine d'être conservé, ensuite à entasser au milieu de

la chambre mobilier et rideaux, et à y mettre le feu, pour passer ensuite à la maison voisine.

La chaleur était forte dans la rue, mais nous continuions pourtant à avancer tout en exhibant nos papiers, tous les cent pas, à des soldats confortablement installés dans des fauteuils provenant des maisons pillées. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à mi-chemin de l'hôtel de ville, où un détachement de soldats nous interdit de continuer, parce que plus loin les habitants étaient expulsés des maisons, ce qui provoquerait probablement des coups de feu. L'officier qui commandait parlait poliment. Il nous recommanda de nous tenir tout près de lui pour pouvoir à tout moment nous prévenir de ce qu'il y aurait lieu de faire. Il était chargé de la destruction de cette partie de la ville et s'en acquittait bien. Ses hommes mettaient le feu à des maisons toutes proches de nous, et il les regardait faire mélancoliquement, tout en fumant un gros cigare.

Nous échangeâmes quelques paroles avec lui, en allemand, mais je ne parlais pas aussi couramment que Poussette et Bulle. Je dis alors quelques mots à Blount et l'officier prit part à la conversation en excellent anglais. Il était Hambourgeois, mais avait passé trente ans en Angleterre.

Alors on fit les présentations, formalité indispensable pour tout Allemand, même en des

circonstances pareilles. Arrivé au tour de Bulle, l'officier, après une série de questions, s'écria joyeusement : « *Mais j'ai connu votre père à Hambourg, et j'ai été au collège avec votre oncle un tel !* »

Et ils se remémorèrent des souvenirs comme des voisins de table à dîner. L'officier s'enquit de tous les parents de Bulle et de leurs faits et gestes depuis le berceau jusqu'à la tombe. Et comme ils étaient tous fort honorables, l'Allemand nous prit sous sa protection et nous pilota jusqu'à la fin de notre tournée.

Nous aperçûmes l'hôtel de ville à travers la fumée. Il était encore debout, mais la cathédrale qui lui fait vis-à-vis paraissait fortement endommagée et des nuages de fumée s'échappaient de la toiture. Au delà, les maisons disparaissaient dans l'épaisseur de la fumée, — il était impossible de se rendre compte de ce qu'il en subsistait encore.

Des mitrailleuses faisaient leur oeuvre à proximité et de temps à autre une forte explosion prouvait que la dynamite aidait à la destruction. Beaucoup d'hommes étaient ivres, et ils l'étaient certainement depuis longtemps. L'officier se plaignit de ce qu'ils eussent peu mangé depuis plusieurs jours, mais par contre beaucoup bu.

Une charrette lourdement chargée de

butin, conduite par un gros *landslurm* et tirée par un petit âne, arrivait en grinçant. L'un de nous sortit son Kodak et demanda à notre cicérone, en anglais « *Puis-je prendre un cliché ?* »

L'Allemand ne comprit pas la question, car il répondit aimablement « *Mais certainement, faites donc, et vous trouverez de très jolies choses dans la maison du coin à laquelle on va mettre le feu.* »

Nous ne laissâmes rien paraître de notre surprise ; d'ailleurs il était trop occupé pour remarquer notre médiocre empressement à user de sa permission pour participer au pillage.

Il était enragé contre les Belges et racontait toute une série d'atrocités commises par eux, tout un avouant qu'il ne les tenait pas de première source. Pourtant c'était parole d'Évangile de dire que les Belges avaient tiré sur les troupes allemandes à Louvain et provoqué ainsi les représailles. A son avis, rien ne serait assez dur pour eux et il s'évertuait à répéter et à répéter encore qu'il irait jusqu'aux extrêmes limites. Ordre avait été donné de raser la ville « *qu'il n'en restât pas pierre sur pierre* ». Curieux de ce qu'il répondrait, je lui rappelai la Convention de La Haye qui interdit les pénalités collectives en répression de fautes individuelles. Il s'en tira à sa façon en disant : « *Tous les*

Belges sont des chiens, et tous agiraient de même si on ne leur apprenait ce qui les attend. »
Logique convaincante !

Avec un éclat dur dans le regard, il nous développa longuement le but de la besogne qu'il exécutait ; ses paroles peuvent se résumer ainsi :
« Nous ferons de ce lieu un désert. Nous l'anéantirons si bien qu'il sera difficile de reconnaître l'emplacement de Louvain. Les générations futures viendront en foule pour voir notre oeuvre ; elles apprendront par là à respecter l'Allemagne et à y regarder à deux fois avant de lui résister. Il ne faut pas qu'il rosie pierre sur pierre ; je vous le dis : Kein Stein aufeinander. »

Je pensais comme lui que les peuples viendraient ici, pendant des générations, voir l'oeuvre des Allemands ; mais il ne parut pas comprendre le sens que je donnais à mes paroles.

Tandis que nous causions et que l'oeuvre de destruction et de pillage se poursuivait méthodiquement, un coup de feu partit à proximité. Immédiatement tous les soldats saisirent leur fusil et se tinrent en alerte. Quelques secondes plus tard, nous vîmes des soldats se précipiter vers une maison située cinquante mètres plus loin. On entendit des coups répétés, comme si l'on enfonçait une porte, puis quelques coups de feu, et les soldats

ressortirent en essuyant leurs visages trempés de sueur.

« *Canailles !* » dit notre guide, en tendant le poing vers la maison. « *Il y a trois jours que cela dure, et il y a de quoi nous rendre fous ; se battre n'est rien comparé à ceci, car, lorsqu'on se bat, on sait du moins ce qu'on fait.* » Et avec des larmes dans la voix : « *Ici nous sommes presque sans défense !* »

A ce moment retentit un nouveau coup de feu suivi d'une véritable fusillade qui dura une quinzaine de secondes, puis une explosion. Bulle n'attendit pas qu'on l'invitât à s'éloigner il se sauva vers la gare en criant : « *J'en ai assez, rentrons.* » Notre ami l'officier reconnut que Bulle était dans le vrai, et qu'il était plus sage de nous rapprocher de l'automobile. Il partit d'un bon pas et, comme nous n'étions pas en veine de discuter, nous le suivîmes de près.

Nous rejoignîmes Bulle, que nous trouvâmes engagé dans une vive altercation avec un soldat complètement ivre, qui demandait à voir ses papiers en vociférant des injures. Bulle tenait tête et disputait. Notre officier survint à temps et traita le soldat de façon si brutale qu'il y eût eu mutinerie dans toute autre armée. Mais l'homme se borna à retourner en grognant vers le trottoir, et se rassit dans son fauteuil. Nous continuâmes notre chemin vers la gare.

Il y avait là, sur la place, une centaine de

personnes, surtout des femmes et des enfants, que les soldats enfournaient dans les trains. Ils ne les maltrahaient pas, mais la frayeur de ces gens faisait peine à voir.

Derrière les grilles de la gare aux marchandises, deux femmes racontaient leurs malheurs à un groupe d'officiers et de soldats. Leurs maris avaient été tués dans les rues de Louvain ; elles étaient dans un état effroyable. Les soldats les entouraient et tâchaient de les apaiser. Ils avaient fait asseoir la plus vieille dans un fauteuil et lui faisaient boire du cognac dans une tasse. Et ces hommes étaient peut-être ceux-là même qui avaient tué les maris.

Dans la gare aux marchandises, nous rencontrâmes des officiers qui se félicitaient de la prochaine arrivée d'un train de ravitaillement venant de Bruxelles. On apporta des chaises, et une ordonnance courut chercher une bouteille de vin pour Bulle, qui réclamait une boisson réconfortante pour se remettre de ses émotions.

Nous nous installons. Les Allemands racontent les événements des jours précédents, l'évacuation d'une partie de la ville, la chasse à l'homme dans les caves et les greniers, les fusillades en masses, l'emploi libéral de la mitrailleuse et des torches incendiaires. Bref, un récit à faire voir rouge. Et pour notre édification, ils concluent que désormais on saura qu'il faut respecter l'Allemagne et y regarder à deux fois avant de lui résister.

Soudain, des coups de feu claquent. Ils semblent tirés des maisons démolies de l'autre côté de la rue. En un instant, grand branle-bas

sur la place. Les civils sont mis en sûreté, je ne sais où. Les râteliers d'armes de la gare sont vidés et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, ces centaines de soldats se dispersent derrière toutes sortes d'abris, prêts à l'attaque.

Quant à moi, après un rapide regard circulaire, je juge que rien ne m'attire plus pour le moment que la gare des marchandises, et j'y cours, suivi de mes amis et de quelques soldats. D'abord nous nous couchons sur le quai, puis nous descendons sur la voie au milieu de chevaux d'artillerie qui y étaient mis à l'attache.

Sans doute, des civils, poussés par le désespoir, se sont groupés et, se sachant perdus quoi qu'il arrive, ont voulu vendre chèrement leur vie. De ces ruines, ils avaient tiré sur nous. Il y eut une vive fusillade, mêlés au bruit des carreaux cassés et aux jurons des soldats.

Les chevaux devenaient nerveux, et nous nous trouvions devant l'alternative, ou de regrimper sur le quai, au risque de nous voir crever la peau, ou de rester à couvert et d'y être piétinés à mort par les chevaux. Finalement nous renversons quelques caisses pour en faire une sorte de barricade contre les balles perdues.

Dans cette position peu honorable, mais imposée par les circonstances, nous échangeons des remarques frivoles, non que nous eussions le coeur gai, mais pour maintenir notre moral à un diapason convenable. Bulle s'en offusqua, et me

lança de derrière sa barricade un regard chargé de reproches, en disant : « *Ne parlez donc pas ainsi ; c'est braver Dieu !* »

Au bout d'un peu de temps, Blount et moi nous décidons de faire une reconnaissance en force pour voir ce qu'il était advenu de l'automobile. Nous rampons jusqu'à un endroit d'où nous pouvons voir la place. Les soldats étaient aplatis sur le ventre, les uns derrière un mur bas qui entourait un massif au milieu de la place, les autres derrière toutes sortes d'abris. La voiture, qui se trouvait dans la ligne du tir, n'avait pas été touchée. Mais nous avons la triste conviction qu'elle s'en irait en fumée avant la fin de la bagarre, et nous jetâmes un regard inquiet sur nos chaussures, nous demandant si elles sauraient nous ramener jusqu'à Bruxelles.

Notre officier sortit de derrière son abri et nous montra d'où venait l'attaque, ou du moins nous affirma que les attaquants étaient là, et nous le crûmes sur parole, sans nous soucier de vérifier ses dires.

Il tâcha de nous convaincre de la noire méchanceté de ces gens qui allaient jusqu'à tirer sur les troupes allemandes, et il insista tout particulièrement sur la responsabilité initiale de toute la bagarre qui leur revenait de toute évidence. Or, d'après la version allemande, la seule que nous eussions entendue, les civils étaient traqués comme des rats dans les caves et

dans les greniers, et tués froidement dans la rue, lorsqu'ils cherchaient à s'échapper. Je ne puis trouver surprenant que des hommes, exaspérés par le meurtre froidement exécuté de leurs amis et de leurs voisins, aient cherché à faire tout le mal possible à leurs ennemis. Les trois jours de terreur qu'on nous avait décrits suffisaient à tout expliquer et, de ce que les civils tiraient maintenant, il ne résultait nullement qu'ils eussent eu la responsabilité initiale. Ont-ils tiré les premiers ou non ? Rien ne nous permet de le dire. Mais l'exposé que les Allemands nous ont fait spontanément de leur méthode nous incline à rejeter la responsabilité véritable sur eux, et non sur les Belges.

Pendant cette conversation, de nouveaux coups de feu retentirent, et nous retournâmes précipitamment nous remettre à l'abri parmi les chevaux. A plusieurs reprises, un soldat à l'aspect rébarbatif, armé de deux énormes revolvers, vint à nous en grommelant : « *Was rnachen Sie denn hier ?* » (Que faites-vous donc ici ?) Comme il était manifestement ivre et malintentionné, je n'étais pas autrement rassuré, mais il finit sans doute par trouver une occupation plus intéressante, car il cessa de nous inquiéter.

Dès le premier coup de feu, les Allemands avaient dépêché une auto sur la route de Bruxelles pour demander du renfort, et notre officier venait de temps à autre nous dire son

espoir de le voir arriver. A un moment, Blount lui dit en plaisantant que le vin qu'il avait commandé tardait bien à venir. Gravement, sans avoir compris la plaisanterie, notre ami s'éloigna pour revenir bientôt avec une bouteille et des verres. Il posa les verres sur le rebord du quai et les remplit d'un excellent Bourgogne. Nous bûmes le vin, tandis que l'officier s'en retournait à son poste. Il lui avait semblé tout naturel de nous entendre réclamer ce qui nous avait été promis.

Au même moment, apparut un détachement assez considérable qui descendait le boulevard. Les hommes prirent position autour de la gare, et notre officier, brandissant un revolver fumant, vint nous recommander de nous coucher à plat ventre parmi les chevaux et de ne plus bouger. On allait tenter, disait-il, de prendre la gare d'assaut, et la lutte serait chaude. Il n'y eut pourtant que quelques coups de fusil. Puis notre ami revint encore pour nous conseiller cette fois de profiter de l'accalmie pour rentrer chez nous. Comme il nous fallait l'autorisation du commandant, il s'offrait à nous mener à lui de l'autre côté de la gare. Or, pour y parvenir, il fallait traverser la place, longer la façade de la gare, en se trouvant ainsi complètement à découvert.

Le trajet nous parut interminable. L'officier, lui, n'était pas pressé. Tout en marchant, il rappelait des souvenirs de son temps de collège et s'arrêtait

pour raconter à Bulle des histoires sur son oncle. Bulle le prenait par le bras et le poussait en avant ; mais le vieux bavard s'en prenait alors à quelque autre d'entre nous, si bien qu'à tour de rôle nous l'avons tiré pendant toute la traversée de la place.

Le commandant, à l'abri derrière un réservoir, était un petit homme à la mine affable, qui parut fort intrigué de ce que des civils pouvaient bien faire dans ce voisinage. Il nous donna la permission de partir, mais « *à nos risques et périls* ». Bulle mit tout le monde en joie en demandant s'il y avait du danger. Nous attendîmes encore une heure dans la gare, puis notre ami l'officier nous reconduisit jusqu'à l'automobile, nous remit sa carte de visite, nous demanda les nôtres et nous souhaita un « *au revoir* » qu'en toute sincérité nous ne pouvions vraiment pas lui rendre. Enfin nous voilà partis ; et tous nous font de la main des signes d'adieu, les boulevards étaient déserts, à part les détachements qui descendaient vers la ville. Des maisons brûlaient, qui étaient encore Tirlémont, nous vîmes de nouveau des gens dans les rues, par petits groupes, écoutant la bataille. Les Allemands, logiques dans leur tactique de terrorisation, les ont dressés à lever les mains sitôt que quelqu'un des leurs s'approche, pour attester qu'ils sont sans armes et par conséquent sans défense. Et la manière

dont ils s'en acquittent et leur attitude terrifiée dénotent assez clairement combien le manquement à cette règle est sévèrement puni. Un incident poignant, ce fut la rencontre d'une petite-fille de sept ans portant un canari dans une cage. Dès qu'elle nous aperçut, elle leva les mains en criant quelque chose que nous ne comprîmes pas. Nous crûmes qu'elle nous donnait un avertissement quelconque et nous bloquâmes les freins. Alors, elle se mit à hurler de frayeur et nous comprîmes qu'elle craignait pour sa vie. Nous aurions voulu la rassurer, mais elle prit la fuite comme une bête traquée.

C'était chose affreuse que de voir la terreur de tous ces gens. Citadins, paysans, prêtres, religieuses âgées, tous laissaient tomber leurs paquets et levaient les mains, le regard plein d'épouvante. C'était un véritable cauchemar ! Nous en étions bouleversés et silencieux, lorsque Bulle se tourna vers nous et demanda sur un ton très naturel :

« Quelle espèce de vin avons-nous bu à la gare ? Du Bourgogne ? ... » Puis il hocha la tête et, comme s'il se parlait à lui-même : *« J'en ai bu un grand verre, mais j'avais si peur que je n'en ai pas du tout senti le goût ! »*

Ce fut une détente dans notre émotion, et nous éclatâmes de rire. Sans plus d'incident, nous arrivâmes à la légation. Tout le monde était inquiet, et le ministre (**Note** : Brand

Whitlock), frappant du pied, déclara qu'il ne se ferait plus d'expéditions de ce genre, sous aucun prétexte. (1)

Cet après-midi, le comte Clary est venu nous annoncer la déclaration de guerre de l'Autriche à la Belgique et son départ imminent. Il nous a confié les intérêts autrichiens. Le ministre du Danemark, lui aussi, nous a confié les intérêts de sa légation, car il compte s'en aller dans un jour ou deux. Cela fait quatre légations — non compris la nôtre — dont nous avons la charge.

Le chargé de ... vint nous demander cet après-midi le moyen de se rendre à Anvers où il a hâte de se réfugier. Il était indigné que le gouvernement militaire lui eût refusé l'autorisation de partir. Quand je m'informai auprès de lui du prétexte invoqué par les Allemands pour lui refuser cette autorisation, il me répondit qu'elle n'avait pas été précisément refusée, mais qu'il n'était autorisé à partir qu'à ses risques et périls, et c'est contre quoi nous devons protester. Je lui répondis simplement qu'il courrait un danger bien plus sérieux à être escorté par des troupes allemandes, et il partit assez nerveux;

M. Whitlock et le ministre d'Espagne (**Note** : Villalobar) se sont rendus chez le gouverneur militaire pour obtenir l'envoi de quelques télégrammes et pour parler de la situation. Ensuite, ils ont été chez le bourgmestre, et maintenant les voici renseignés sur ce qui se passe dans notre jolie ville.

Le gouverneur les a abondamment lestés de nouvelles officielles : l'Allemagne est victorieuse sur toute la ligne ; les armées françaises et anglaises sont enserrées par une manoeuvre concentrique ; les uhlands sont à quarante kilomètres de Paris ; cinq corps d'armée russes viennent d'être battus en Prusse orientale. Vraiment, la situation des Alliés paraît critique. Il est vrai que nos informations sont toutes de source allemande, ce qui nous enlève les éléments de tout jugement.

Les Allemands sont particulièrement mal disposés à l'égard du clergé belge, qu'ils accusent d'inciter le peuple à attaquer les troupes allemandes et à maltraiter les blessés. Autant que j'en puisse juger par moi-même, ce sont là des racontars, car les autorités ecclésiastiques ont, tout au contraire, exhorté publiquement le peuple à rester calme et à s'abstenir de tout acte hostile qui provoquerait infailliblement la répression allemande.

Les prêtres que j'ai rencontrés s'efforçaient de donner l'exemple de la soumission. Le

clergé, très respecté, a une influence considérable. Il sera la force qui ravivera le sentiment patriotique, tout en maintenant la tranquillité publique,

On nous annonce un nouveau gouverneur général, mais le ministre ne se souvient pas du nom. Je suis bien curieux de le connaître ; von Lüttwitz reste à son poste, quant à présent du moins. Les rapports du bourgmestre (**Note** : Adolphe Max) établissent que les habitants de Bruxelles sont calmes et qu'il n'y a pas lieu de craindre de troubles, tant que les vivres ne manqueront pas. Un comité a été chargé de l'approvisionnement de la ville et travaille jour et nuit. M. Solvay a donné un million, et d'autres Belges de grosses sommes. Il y a des soupes populaires pour les pauvres ; on étudie activement la question du ravitaillement par les pays neutres, Ces Belges sont admirables par leur façon de traiter ces affaires. Ils se rendent compte de l'importance qu'il y a à rester calmes pour éviter la répétition des bagarres de Louvain. Il faudrait peu de chose pour provoquer ici une émeute dont le résultat serait, comme à Louvain, la destruction de la ville. Naturellement, chacun cherche à éviter tout prétexte à représailles.

(1) J'ai noté ce qui précède sous l'impression directe de cet après-midi passé à Louvain, et sans chercher alors à qui attribuer la

responsabilité de cette orgie de meurtre et de bestialité à laquelle s'est livrée l'armée allemande, depuis le 25 jusqu'au 30 août, date où Berlin donna l'ordre de cesser les destructions et de rétablir l'ordre. Mais, depuis lors, je suis retourné à Louvain, j'ai causé avec des témoins directs, et ma première impression en a été confirmée : tout ceci fait partie d'un plan conçu de sang-froid en vue de terroriser la population civile.

Lors de notre visite, on disait ouvertement que la ville devait disparaître et que sa destruction s'exécutait sur des ordres précis. Lorsque le Gouvernement allemand s'aperçut de l'horreur et de la réprobation que le sort de Louvain soulevait dans tout le monde civilisé, il contremanda les ordres, et c'est alors qu'il inventa la version selon laquelle l'armée allemande aurait empêché la destruction de la ville, combattu l'incendie et réussi à préserver l'hôtel de ville.

Jamais gouvernement n'a menti plus impudemment. Sous nos yeux, la destruction de la ville a été conduite systématiquement et avec une évidente préméditation. L'hôtel de ville n'a été sauvé que parce que les Allemands n'avaient pas achevé leur oeuvre lorsque le contre-ordre arriva de Berlin. Le coeur de l'empereur ne se mit à saigner qu'au moment précis où il sut comment le monde jugeait ses

actes. L'univers entier, si endurci soit-il aux crimes allemands, tressaillira d'horreur lorsqu'il apprendra la vérité sur la destruction de Louvain. Mais il est malheureusement impossible de publier maintenant certains détails sans mettre en danger l'existence même des Belges qui sont encore sous la domination allemande. Ceux-là parleront lorsque l'expulsion des Allemands leur rendra enfin la liberté de dire la vérité.

Notes de Bernard GOORDEN.

Vous trouverez la version originelle anglophone, pour cette date du 28 août 1914, extraite de ***A journal from our Legation in Belgium*** (1917), notamment au lien suivant :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140828%20HUGH%20GIBSON%20JOURNAL%20FROM%20OUR%20LEGATION%20IN%20BELGIUM.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de ***Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative***, en l'occurrence ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles***. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Recoupez ces informations par celles d'Auguste **VIERSET** (1864-1960), secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : **Adolphe MAX**. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

« *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* » ; in **La Nación** ; 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Découvrez aussi l'article de synthèse de Roberto J. **Payró**, en l'occurrence la version française de « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; **neutralidad de Bélgica** (20-25) » ; in **La Nación** ; 07-12/12/1914 :*

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Ne manquez pas de lire l'article de Roberto J.

Payró (1867-1928), relatif aux massacres de **Louvain**

(Leuven), en l'occurrence « *La Destrucción de*

Lovaina (1-2) » ; in **La Nación** ; 17-18/03/1915 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140825-30%20PAYRO%20DESTRUCCION%20LOVAINA.zip>

Version française :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140825%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN.pdf>
<http://www.idesetautres.be/upload/19140826%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN.pdf>
<http://www.idesetautres.be/upload/19140827%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN%20FR.pdf>
<http://www.idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN%20FR.pdf>
<http://www.idesetautres.be/upload/19140829%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN%20FR.pdf>
<http://www.idesetautres.be/upload/19140831%20PAYRO%20DESTRUCTION%20DE%20LOUVAIN.pdf>

Vous trouverez un ouvrage de Fernand **MAYENCE**,
***La légende des Francs-tireurs de Louvain. Réponse
au mémoire de M. le professeur Meurer de
l'Université de Würzburg*** (Louvain, Imprimerie
communale ; 1928, 62 pages), au lien suivant :

<https://www.idesetautres.be/upload/MAYENCE%20LEGENDE%20FRANCS-TIREURS%20LOUVAIN.pdf>

L'ouvrage de Ferdinand MAYENCE se réfère à

Link zu diesem Datensatz	http://d-nb.info/575103817
Titel	Loewen und der belgische Volkskrieg / Christian Meurer. In d. Auffassg von Ferdinand
Person(en)	Meurer, Christian (Verfasser)
Verlag	Tübingen : J. C. B. Mohr
Zeitliche Einordnung	Erscheinungsdatum: 1928
Umfang/Format	42 S. ; gr. 8
ISBN/Einband/Preis	1.80
Anmerkungen	Status nach VGG: vergriffen

Leipzig	Signatur: 1928 A 11749 Bereitstellung in Leipzig
---------	---------------------------------------------------------------------

Voyez ce qu'en disent, à partir du 20 août 1914,
Louis **GILLE**, Alphonse **OOMS** et Paul
DELANDSHEERE dans ***Cinquante mois
d'occupation allemande*** (Volume 1 : 1914-1915).

Tous ces documents sont accessibles via
<https://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>